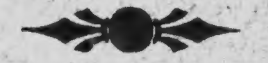
Claude DUPONT

LA
EILLEURE PART

Drame social
en trois ACTES



LES TROIS-RIVIÈRES
IMP. LA CIE "LE BIEN PUBLIC"
3, RUE HART
—
1915



Nihil obstat.
C. Marchand, Censor.

IMPRIMATUR :

† F. X. CLOUTIER, Episc. Trifl.

15a jan. 1915.

Claude DUPONT

LA MEILLEURE PART

Drame social
en trois ACTES



LES TROIS-RIVIÈRES
IMP. LA CIE "LE BIEN PUBLIC"
3, RUE HART

1915

PERSONNAGES

HÉLÈNE, jeune institutrice.
MARGUERITE, sa sœur.
MADAME BERTIN, leur mère.
MADAME BELLERIVE, femme de l'arrondissement.
MADAME SIMARD, jeune femme amie d'Hélène.
ANGÉLINE DUPRÉ, sœur de Madame Simard.
PAMÉLA JOLICŒUR, jeune fille de la paroisse.
JEANNETTE BELLEHUMEUR, petite élève de l'école.
MADAME PILON, maîtresse de pension.
MADAME RIOUX, maîtresse de pension.

Au 1er acte, la scène se passe à Saint-Hilarion de Champlain, à la maison d'école du village.

Au 2e acte, chez Madame Pilon, à Manchester, N, H.

Au 3e acte, chez Madame Simard, à Saint-Hilarion de Champlain.

LA MEILLEURE PART

Drame Social en 3 actes

Acte Premier

SCENE I

HELENE et MARGUERITE

HELENE

(à la porte, parle à un élève qui vient de sortir) Apprenez bien votre leçon, ce soir, Léopold : et vous m'épargnerez la peine de vous retenir encore demain, après la classe.

(Voix du dehors) Maman va venir parler, aussi....

HELENE

(refermant la porte) L'entends-tu ? Il nous annonce une visite qui pourrait bien n'être pas des plus agréables.

MARGUERITE

Oui, tu peux t'attendre à avoir des reproches plus ou moins sensés. Tu as bien de la patience de garder ce petit paresseux après les autres, et de recommencer la classe à quatre heures de l'après-midi. Je t'assure que je le laisserais croupir dans son ignorance, moi. Les maîtresses sont bien assez fatiguées, quand leur journée est finie ; ce n'est pas le temps de se mettre en pénitence avec des enfants qui ne veulent pas s'instruire.

HELENE

Je sais bien que je n'y suis pas obligée, mais tu dois savoir, toi aussi, que la tâche de l'institutrice ne se borne pas à enseigner les matières du programme : comme éducatrice, elle doit aider ses élèves à vaincre leurs défauts. Voilà un enfant qui n'a pas étudié ses leçons de la semaine : si je le laisse continuer ainsi, il va s'habituer à ne faire aucun cas du devoir, et plus tard, il sera mauvais citoyen, mauvais père de famille....

MARGUERITE

Tant pis pour lui, et tant pis pour ses parents, qui ne se donnent pas la peine d'élever leur enfant et qui montrent autant de mauvaise volonté que lui, contre ceux qui veulent le redresser.

HELENE

Marguerite, ma petite sœur, tu ne parles pas sérieusement Si les parents oublient leur devoir, est-ce une raison pour que nous négligions le nôtre ? Notre mission est de les aider dans la formation chrétienne de l'enfant, et nous avons d'autant plus à faire qu'ils font moins.

MARGUERITE

Oui, oui, je sais tout cela, en théorie, mais en pratique, ma fille, tu vas t'attirer bien des désagréments. Toutes les mauvaises langues de la paroisse vont prendre le parti des mamans mécontentes, et tu vas voir quelle réputation on va te faire .... Mais, tu ne trouves pas cela fatigant, toi, de faire la classe ? Je te dis que je n en puis plus, moi.

HELENE

Tais-toi, pauvre enfant, tais-toi. Tu sais bien qu'il faut lutter partout, puisque " la vie de l'homme sur la terre est un combat continuel."

MARGUERITE

Oui, mais la lutte peut être plus ou moins pénible : celle que l'institutrice doit soutenir. je la trouve accablante.

HELENE

Et moi, je la trouve noble, je la trouve sublime. C'est Notre Seigneur Jésus-Christ qui l'a commencée sur la terre, cette lutte de la verité contre l'erreur, contre l'ignorance ; les Apôtres l'ont continuée, et l'institutrice la poursuit dans sa faible mesure.

MARGUERITE

Voilà encore des pensées relevées ; mais viens-en à la vie réelle, ma sœur. Je ne sais pas si Notre-Seigneur était obligé de punir ses élèves, lui, parce qu'ils n'étudiaient pas leurs leçons, et si les mamans de ce temps-là *venaient parler* comme celles de nos jours.

HELENE

Je le sais, moi: après sa résurrection, Jésus reproche aux disciples d'Emmaüs leur *étourderie* : il faut croire qu'ils n'avaient pas bien étudié leurs leçons pendant les trois années qu'ils avaient passées à l'école du divin Maître...

Quant aux mamans de ce temps-là, je pense qu'elles n'aimaient pas plus que celle d'aujourd'hui à voir leurs enfants au dernier rang. Tu sais, la mère des fils de Zébédée : " Seigneur, ordonnez que mes fils que voici soient placés l'un à votre droite, l'autre à votre gauche dans votre royaume"... Rien de nouveau sous le soleil, va, ma chère. Ce que Notre Seigneur a enduré, ne devons-nous pas le supporter à son exemple ?

MARGUERITE

Oui, mais il était Dieu lui : il avait la force d'un Dieu pour souffrir et combattre...

HELENE

Sans doute, mais sa force, il la communique à ceux qui la lui demandent. Dis donc, si ceux et celles qui nous ont précédées dans la carrière de l'enseignement avaient trouvé la tâche trop dure, si nos maîtres et nos maîtresses à nous avaient abandonné la partie, que serions-nous aujourd'hui ? De vulgaires ignorantes, privées à jamais des jouissances intellectuelles, et surtout du grand bonheur de nous dévouer à la formation des âmes.

MARGUERITE

Tu répètes mot pour mot les instructions qui nous étaient données à l'école normale. Tout cela, c'était bien beau de loin; mais quand il faut se renfermer du matin au soir avec une bande de marmots qui ne comprennent rien, la scène change : l'enthousiasme tombe, et les grandes phrases qui l'avaient excité semblent vides de sens.

HELENE

Ma chère, je ne te comprends pas : je te croyais courageuse et persévérante, et voilà qu'après deux mois d'essai, tu parais sans force en présence du devoir. C'est une pénible tentation : prie donc ton ange gardien de te délivrer de ces idées noires.

MARGUERITE

Non,je vais le prier de me faire trouver au plus tôt un autre moyen que l'enseignement, pour gagner ma vie.

HELENE

Que dis-tu, Marguerite ? Tu me quitterais pour....

MARGUERITE

Je ne te qutterais pas : je t'emmènerais avec moi. Avec l'instruction que nous avons, penses-tu que nous aurions de la difficulté à nous placer dans une ville ?

HELENE

Jamais.... (coups timides à la porte) Voyons! quelqu'un. (elle va ouvrir.)

SCENE II

HELENE, MARGUERITE, JEANNETTE

JEANNETTE

(air gauche) Bonjour, Mamzelle, (à Marguerite) Bonjour, Mamzelle. Maman demande ... si vous voulez me faire mon école tout de suite.... pour demain. Elle va aller aux noces avec papa, et il faut que je garde le petit. Et puis....si je manque, je vais perdre mes points.

MARGUERITE

Bien sûr ; et surtout vous allez perdre les explications, ma chère : la maîtresse ne peut pas condenser dans un quart d'heure l'enseignement d'une journée entière.

JEANNETTE

Mamzelle, je sais ma leçon comme il faut : si vous voulez me la demander, et puis me donner mes points.

MARGUERITE

Vous donner vos points ! Ah ! par exemple....

HELENE

Ecoutez, ma chère, vous ne pouvez pas gagner vos points pour l'assiduité, puisque vous ne serez pas présente à la classe demain ; mais comme c'est votre maman qui veut vous retenir, mademoiselle va vous demander votre leçon et vous donner ce que vous aurez mérité. (à Marguerite.) Demande-lui donc sa grammaire.

MARGUERITE

(avec humeur) Combien y a-t-il de sortes de pronoms ?

JEANNETTE

Il y a.... il y a cinq.... cinq sortes.... non, quatre sortes.... non, non, cinq sortes de pronoms, d'adjectifs.... de pro.... d'adj....

MARGUERITE

Voyons, quelle question vous ai-je posée ?

JEANNETTE

Je.... je ne sais plus, Mamzelle.

HELENE

C'est bien difficile d'y répondre, n'est-ce pas ? Ecoutez bien: combien y a-t-il de sortes de *pronoms ?*

JEANNETTE

Il y a les pronoms.... les pronoms....

MARGUERITE

(à Hélène) Tu vois ce que cela rapporte de faire la classe pendant une heure sur le pronom, et d'en faire distinguer toutes les sortes, *par la méthode inductive.*

HELENE

Il y a des mémoires bien rebelles. Allons, Mademoiselle Jeannette, vous *croyiez* savoir votre leçon, mais vous ne la savez pas, et si vous vous absentez demain, ce ne sera pas le moyen de l'apprendre. Dites bien à votre maman que, pour faire des progrès à l'école, il faut y être assidue. A force d'entendre répéter les explications, vous finirez par comprendre et puis.... par retenir.

JEANNETTE

(larmoyante) Et puis, mes points ?

MARGUERITE

Mais vous n'en méritez pas.

HELENE

Faites-en le sacrifice pour aujourd'hui, et le bon Dieu vous récompensera d'une autre façon d'avoir eu soin de votre petit frère.

JEANNETTE

Oui, mais je serai à la queue, aussi,...

HELENE

Pas longtemps, pas longtemps, si vous étudiez bien. Allons, retournez chez vous et conduisez-vous comme une petite fille raisonnable. Au revoir, mon enfant.

JEANNETTE

Au revoir, Mam.... Mesdemoiselles.

SCENE III

HELENE, MARGUERITE

MARGUERITE

Hein ! que c'est amusant d'être institutrice ! Il faut recommencer la classe à cinq heures du soir, pour aboutir ... à un mécontentement. Tu vas voir si sa mère ne vient pas parler, elle aussi.... avec Polion.

HELENE

Chut ! voici une autre visiteuse. C'est Mme Bellerive, cette fois.

MARGUERITE

Préparons nos oreilles. Cette dame, on sait quand elle arrive, mais non pas quand elle part. (On frappe à la porte.)

SCENE IV

MME BELLERIVE, HELENE, MARGUERITE

MME BELLERIVE

Bonjour, Mesdemoiselles.

HELENE ET MARGUERITE

Bonjour, Madame. (offrant une chaise.) Veuillez donc vous asseoir.

MARGUERITE

Si vous désirez enlever votre chapeau....

MME BELLERIVE

(s'asseyant) Merci, merci, ça ne vaut pas la peine. Il y a longtemps que je disais à Narcisse, vous savez : "Bien, faut pourtant que j'aille les voir, les maîtresses." Aujourd'hui, je me suis décidée à venir faire un petit tour. Vous n'avez pas l'air de vous ennuyer à St-Hilarion de Champlain....

HELÈNE

Non, Madame.... Les institutrices doivent se mettre à leur tâche de tout cœur et ne pas même songer à l'ennui.

MME BELLERIVE

Vous êtes bien courageuses. C'est la première année, je compte bien, que vous faites la classe.

HELENE

Oui. Madame ; mais nous nous sommes préparées à l'enseignement à l'école normale et à l'école annexe.

MME BELLERIVE

Ah ! je pense bien que vous avez dû faire votre possible pour profiter de tout ce qui s'apprend dans ces maisons-là, mais ce n'est toujours pas comme si vous aviez l'expérience de plusieurs années.

HELENE

J'en conviens, Madame : c'est chez nous une lacune...., qui se comblera avec le temps....

MME BELLERIVE

C'est bien sûr, c'est bien sûr. Et puis, Mamzelle Marguerite, elle ? Je crois bien qu'elle trouve la besogne un petit brin dure....

MARGUERITE

Passablement, Madame.

HELENE

Ma sœur est encore bien jeune, voyez-vous, et la dernière de la famille. Jusqu'ici Maman l'a traitée un peu en enfant gâtée ; mais elle a eu des succès dans ses études, et je suis bien contente de l'avoir ici comme sous-maîtresse.

MME BELLERIVE

On sait bien, c'est toujours moins gênant d'être deux petites sœurs ensemble ; et puis vous êtes proches de Saint-Didier: vous pouvez voir votre mère souvent.

HELENE

A peu près tous les vendredis, Madame, et souvent cette chère maman, qui trouve le temps plus long que nous, vient nous surprendre au milieu de la semaine...

MME BELLERIVE

Ah ! Seigneur, les mères, on sait bien ce que c'est... Ecoutez donc, j'étais venue, là, pour vous dire un mot par rapport à ma petite fille. Vous savez, cette enfant-là, elle a bien du talent: elle a toujours tenu la tête,avec les autres maîtresses... Mais c'est drôle, cette année, elle n'est pas encouragée. Ce n'est pas parce qu'elle trouve à redire sur votre compte, ah ! non, mais on voit qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Je vais vous dire : elle est bien orgueilleuse... et puis nous autres aussi, ah ! oui !... Quand vous avez fait monter Clérina Damphousse dans la grand'classe, et que vous avez laissé ma Rose-Alba avec les petits, ça l'a choquée, et puis, je ne puis pas dire autrement, nous autres aussi, ça nous a choqués. Je comprends bien que vous avez fait cela pour bien faire : la petite Damphousse, c'est la fille du commissaire...

HELENE

Non, Madame, je n'ai pas fait passer cette enfant à une division supérieure pour faire plaisir à son père, mais parce qu'elle avait les connaissances requises pour y entrer.

MME BELLERIVE

Ma Rose-Alba est encore plus capable que Clérina, vous savez, ah ! puis d'un grand bout.

MARGUERITE

Pardon, Madame, j'ai eu moi-même les deux petites filles dans ma première division au commencement de l'année, et j'ai pu constater le contraire. D'ailleurs, Mlle Bellerive m'a avoué elle-même qu'elle a été absente plusieurs mois l'année dernière, tandis que sa compagne a été fort assidue à l'école.

MME BELLERIVE

Bah ! je vous demande, qu'est-ce que ça peut faire, ça ? Elle a bien du talent, ma petite fille ; quand elle manque quelques jours d'école, ça ne lui prend pas de temps à rattraper cela, allez. Moi, je connais cela, ça fait quinze ans que je tiens des enfants à l'école, puis je me suis toujours bien arrangée avec les maîtresses, vous savez. Vous allez faire monter Rose-Alba dans la grand'classe : elle n'apprendra plus rien si elle reste avec les petits.

MARGUERITE

Comment ? Est-ce que vous n'avez pas constaté ses progrès depuis deux mois ?

MME BELLERIVE

Ah ! bien, elle savait déjà tout cela : c'est la même chose que l'année passée que vous lui faites apprendre.

HELENE

Mais puisque votre enfant était absente si fréquemment l'année dernière....

MME BELLERIVE

Ah ! ça ne fait rien : elle a tous les mêmes livres. Tenez, Mamzelle, vous faites bien mieux de m'écouter, vous savez ; si vous ne faites pas monter ma petite fille, tout le monde va crier à l'injustice dans la paroisse.

HELENE

On aura tort, Madame. L'injustice serait de la faire monter ; car l'enfant n'étant pas à la hauteur du programme de la quatrième année, se découragerait, perdrait son temps et ferait perdre celui des autres, en exigeant de la maîtresse des explications qui se donnent aux élèves de la classe inférieure.

MME BELLERIVE

Comme cela, vous ne voulez pas la faire monter.

HELENE

Je croirais commettre une erreur pédagogique, Madame, en agissant selon votre désir.

MME BELLERIVE

Bien, je trouve cela bien drôle: une jeune maîtresse comme vous, ne pas vouloir écouter les parents plus que cela, et puis faire des passe-droits pour les enfants du commissaire. Vous pourriez bien le regretter, vous savez. Pour ma part, je sais bien que je vais en dire un mot à M. le curé, d'autant plus qu'avec cela, vous vous mêlez de choses qui ne vous regardent pas.

HELENE

Vraiment ! Et quelles sont ces choses, s'il vous plaît ?

MME BELLERIVE

Ah ! je ne vous l'enverrai pas dire : vous dites à nos petites filles de ne pas porter de manches courtes, ni de jupes étroites, et puis de faire poser des collets à leurs robes ; bien ça, Mamzelle, ce n'est pas de vos affaires. Vous n'êtes pas dans la paroisse, vous savez, pour faire la leçon aux mères de famille. On connaît la religion aussi bien que vous. Puis, quand on voit des gens respectables comme chez Monsieur Pierrot, où toutes les filles ont des jupes étroites, là, qu'elles en ont de la misère à marcher, c'est juste pour ne pas tomber devant la porte de l'église, et des manches et des corsages à l'avenant, on n'a pas besoin de se faire de scrupule de ménager le *butin* un peu quand on habille les petites filles. Ça, c'est des idées de sœurs, vous savez, de ne pas vouloir qu'on suive la mode. Aussi, il y en a bien qui ne s'en occupent pas quand elles sont sorties du couvent. Ça, c'est la mode, voyez-vous. Tout le monde s'habille de même ; faut bien faire comme les autres.

HELENE

Ainsi, Madame, si tout le monde, demain, mettait du vert de Paris dans la soupe, vous seriez forcée de faire comme les autres.

MME BELLERIVE

Ça, c'est une autre affaire, s'empoisonner.

HELENE

Les modes immodestes, Madame, sont un poison plus ou moins lent pour l'âme, " qui est d'une nature bien supérieure à notre corps," n'est-ce pas ? Le catéchisme le dit. Et vous voulez que nous, institutrices, chargées des âmes de vos enfants, nous ne les mettions pas en garde contre ce danger, que nous ne fassions pas tous nos efforts pour le leur faire éviter ? Vous-même, Madame, dites-moi, auriez-vous porté, il y a vingt ans, un de ces costumes plus que bizarres qu'on regarde avec indifférence maintenant ?

MME BELLERIVE

Ah ! mon Dieu ! non, les chiens auraient bien couru après nous autres.... Dans ce temps-la, on était plus scrupuleuse qu'à cette heure.

HELENE

J'ai entendu raconter que Mgr Laflèche, de si illustre mémoire, ne permettait pas aux femmes de se présenter à l'église sans un châle ou une collerette sur les épaules...

MME BELLERIVE

Pour ça, c'est bien vrai : je l'ai entendu moi-même prêcher là-dessus quand j'étais petite fille.

HELENE

Et croyez-vous que le grand évêque parlait ainsi par *scrupule* ou étroitesse de vues ? Croyez-vous que Mgr Cloutier, son très digne successeur, poursuit avec tant de zèle la lutte que l'Eglise a toujours soutenue contre le luxe, dans un autre but que d'assurer la prospérité matérielle et surtout l'avenir éternel de ses diocésains ?

MME BELLERIVE

Ah ! bien, dame, je ne pourrais pas dire.

HELENE

Oui, Madame, si vous vouliez être sincère avec vous-même, vous *pourriez dire* que Mgr Laflèche, comme notre pasteur actuel et ses auxiliaires, exigeait la modestie dans les costumes féminins, parce qu'il était obligé, comme gardien de la morale, de prendre toutes les mesures pour la conserver ; et il n'y a pas une vaniteuse, si aveuglée soit-elle, dont la conscience ne réprouve ces robes affreuses, dont les modèles sont venus de l'enfer.

MME BELLERIVE

Ecoutez, Mademoiselle, les modèles, vous ne les avez pas vus venir, hein ! de l'enfer... Dans le temps comme dans le temps. Nos grand'mères portaient des mantelets et puis des câlines ; nous autres, ce sont des jupes entraves et des collets bas. Chacun son goût, personne n'a rien à dire là-dessus.

HELENE

Pardon, Madame, aussi longtemps que je serai institutrice ici, je parlerai contre les modes indécentes, pour les raisons que je viens de vous exposer.

MME BELLERIVE

(se levant.) Oui, bien, je vois qu'il n'y a pas grand moyen de raisonner avec vous ; vous n'êtes pas d'arrangement du tout. Puisque vous ne voulez pas suivre les conseils des personnes âgées et considérées dans la paroisse, je vous *persouhaite* que vous ne ferez pas un long séjour ici. Le monde en parle déjà. Je ne serai pas lente, moi non plus, à aller voir

M. le curé. On tâchera de se trouver d'autres maitresses pour l'année prochaine. Au revoir, Mesdemoiselles, portez-vous bien. (elle sort)

HELENE ET MARGUERITE

Au revoir, Madame.

SCENE V

HELENE et MARGUERITE.

MARGUERITE.

Bon, bon ! es-tu contente ? T'en a-t-elle dit assez ? Ça fait bien des fois que je t'avertis, aussi ; pour la mode, on ferait bien mieux de s'habiller comme les autres ; on passe pour des "saintes nitouches," puis, c'est tout ce qu'on a.

HELENE

Marguerite, comment peux-tu parler ainsi, après avoir entendu comme moi, des instructions si claires et si fortes à ce sujet ?

MARGUERITE.

Je te dis que c'était bon pour le couvent, ça.

HELENE.

Il n'y a pas une morale pour le couvent et une pour le monde. Quand donc auras-tu assez de force de caractère pour te mettre au-dessus du qu'en dira-t-on et marcher le front haut, en suivant les lois de la conscience et du devoir ?

MARGUERITE

Tiens, laisse-moi tranquille avec tes sermons. Nous avons l'esprit assez tendu toute la journée.... Parlons d'autre chose.

HELENE

Pauvre petite sœur, nous sommes fatiguées, c'est vrai. Viens faire une visite au Saint-Sacrement avec moi ; cela nous reposera et nous donnera du courage.

MARGUERITE

Oh ! non, je ne vais pas à l'église non plus ; j'aime mieux rester ici.

HELENE

Il faudrait pourtant aller voir Monsieur le Curé avant que cette dame aille lui raconter les choses à sa façon.

MARGUERITE

Cest vrai... Ah ! bien, vas-y toute seule... Je vais garde maison. S'il peut en venir encore quelqu'une se plaindre t'assure, que je la recevrai, moi. Ce sera vite fait.

HELENE

Attention, ma petite sœur, il faut être douce et patie avec tout le monde. Tu sais,

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

MARGUERITE

Sois sans crainte ; je n'ai pas la rage.

HELENE

(Mettant son chapeau) Tu n'as pas de courage non pl Je vais prier pour toi. Ta belle humeur va revenir, va. revoir.

MARGUERITE

Au revoir. Ne reviens pas trop tard pour souper.

HELENE

(sortant) Non, je vais me hâter.

SCENE VI

MARGUERITE

(seule) Est-ce possible que j'en aie encore pour huit mo à entendre b-a ba, b-i bi, b-o bo ; et à écouter, le soir, les j rémades de ces femmes qui se croient le droit de nous di toutes les injures, parce qu'elles ont un petit garçon ou ur petite fille à l'école. Non, c'est insupportable ; je ne finis pa l'année ici, bien sûr.

SCENE VII

PAMELA et MARGUERITE

PAMELA

(entrant sans frapper) Et vous ferez bien, Mlle Marguer te ; je vous approuve, moi.

MARGUERITE

Tiens, c'est vous ! Oh ! que je suis donc contente de vou voir ! Je vous dis que je suis assez fatiguée.

PAMELA

Ça se comprend. Travailler du matin au soir comme vous faites. Il n'y en a pas beaucoup, à votre âge, qui y résisteraient.

MARGUERITE

J'ai bien envie de tout laisser cela là.

PAMELA

Contentez votre envie.

MARGUERITE

L'affaire est de trouver un autre moyen de gagner ma vie. Il faut bien que je travaille, vous savez ; maman a dépensé plus qu'elle n'avait pour nous faire instruire ; elle a même été obligée d'emprunter pour payer nos derniers mois, l'année dernière, et elle compte sur nous pour remettre cet argent-là.

PAMELA.

Et vous êtes en peine, avec l'instruction que vous avez, pour trouver une position ? Venez-vous-en donc aux Etats avec moi, hein ?

MARGUERITE.

Aux Etats !.... C'est trop loin !

PAMELA.

Eh ! oui, c'est loin ; mais aussi ça paie d'y aller. Voyez, les petites Carolus : avant d'aller aux Etats, ça avait l'air de rien ; il n'y a pas un garçon qui aurait voulu les regarder. Elles y ont passé deux ans : eh bien, à cette heure, ce sont les plus grosses demoiselles de la paroisse. Elles sont bien habillées : robes de soie, manteaux de fourrures, chapeaux à la dernière mode. Aussi, tous les cavaliers sont rendus là.

MARGUERITE.

Deux ans, ce n'est pas bien long.

PAMELA.

Bien sûr, que ce n'est pas long, sans compter qu'on s'amuse par là, vous savez. Dans une paroisse, c'est toujours la même chanson, jamais rien de nouveau. Et puis si on a le malheur de regarder de travers, tout de suite on est montré du doigt, seigneur ! ça ne finit plus. Aux Etats, personne ne s'occupe de nous autres. Après la journée faite, on s'amuse ; on va aux petits-chevaux, au restaurant, aux vues animées, aux théâtres. Surtout, on fait des connaissances ; ici, c'est toujours le même monde.

MARGUERITE,

C'est vrai.

PAMELA.

Moi, je vous trouve bien folle, (vous m'excuserez, bie
mais j'aime autant vous le dire,) oui, je vous trouve bien foll
en effet, de rester esclave de votre sœur, ici, seulement pas c
pable de vous habiller à votre goût, tandis que vous pourri
gagner bien plus aux Etats, et que vous seriez indépendant
Venez-vous en avec moi; je vous assure que vous me reme
cierez de vous y avoir emmenée.

MARGUERITE

Ah! pour aimer cela, je sais bien que j'aimerai cela, ma
c'est maman....

PAMELA

Quoi! votre mère; elle sera bien contente si vous gagn
plus en vous fatiguant moins. Et puis, quand ça fera un bo
de temps que vous serez rendue là, vous pourrez la faire mo
ter, elle aussi, avec votre sœur.

MARGUERITE

Ah! vous n'y pensez pas; il n'y aura jamais de moyen
les décider.... Hélène, vous ne la connaissez pas; elle est cré
et mise au monde pour faire la classe, elle. On dirait que pl
il y a de difficultés, plus elle aime cela.

PAMELA

Eh bien! elle restera, quoi! Mais vous, vous n'êtes pa
pour sacrifier votre avenir pour elle, je suppose.

MARGUERITE

Oh! non. Si j'étais sûre de faire mon affaire....

PAMELA

Sûre! Il n'y a pas de doute là-dessus. Tenez, moi, je su
loin d'être instruite comme vous, et puis je m'en vais là com
me si c'était chez nous. Je vais prendre un magasin de ch
peaux et je me tirerai bien d'affaire, allez.

MARGUERITE

Vous êtes décidée de partir?

PAMELA

Oui, la semaine prochaine.

MARGUERITE

Vos parents?

PAMELA

Bien, Seigneur, mes parents ? D'abord, ma belle-mère va être contente de se débarrasser de moi. Et papa, que voulez-vous qu'il dise ? Je suis en âge.

MARGUERITE

Moi, je n'ai que dix-sept ans.

PAMELA

Il faut arracher le consentement de votre mère.

MARGUERITE

Elle ne voudra jamais.

PAMELA

Il y a toujours un moyen, vous savez, d'arranger les choses . . .

MARGUERITE

Lequel ?

PAMELA

C'est de partir sans permission.

MARGUERITE

C'est impossible.

PAMELA

Rien de plus facile, au contraire. Vous prenez les chars, un beau matin, sans avertir personne ; puis, deux jours après, vous écrivez que vous êtes rendue à Manchester et que vous êtes bien. Que voulez-vous qu'on y fasse ? On ne peut pas mettre la police après vous....

MARGUERITE

Oh ! mademoiselle Paméla, ma mère mourrait de chagrin, si j'agissais ainsi ; c'est un mauvais conseil que vous me donnez là.

PAMELA

Eh bien, ne le suivez pas. Tant pis pour vous si vous aimez mieux rester ici et passer votre vie à entendre pleurnicher les enfants et à recevoir les reproches de toutes les bonnes femmes de l'arrondissement.

MARGUERITE

Ah ! pour cela, non.

PAMELA

Non, mais vous ne voulez pas prendre le moyen qui s'off d'améliorer votre situation.

MARGUERITE

Si maman disait oui....

PAMELA

Quand même elle dirait non : je vous dis, moi, qu'elle consolera. Elle n'en tombera pas malade, allez, ne craign pas. Votre mère et votre soeur, vous savez, elles ont trop idées de l'ancien temps; c'est un peu comme Cléophas, qui re à côté de l'église. Vous avez vu sa brimbale devant la port il pense qu'il n'y a pas moyen de prendre de l'eau da son puits autrement qu'avec ça, et il n'y a personne pour lui faire ôter, vous savez ; il ne saura jamais ce que c'est q de se servir de l'aqueduc.

MARGUERITE

Vous, c'est la semaine prochaine que vous partez....

PAMELA

Oui, beau temps, mauvais temps, c'est décidé. Ven vous ?

MARGUERITE

(regardant par la fenêtre.) Ciel ! Voilà maman ! à pie Comme elle semble fatiguée, avec ce panier ! Excusez, je v au-devant d'elle. (elle court dehors) Maman, maman !

SCENE VIII

PAMELA

(seule, regardant par la fenêtre) Tiens, les voilà qui s'e brassent et qui pleurent toutes les deux. Ce ne sera pas a de l'emmener avec moi, celle-là, si elle n'est pas capable laisser sa mère deux jours. Encore trop jeune!... Pourta elle a les yeux clairs...

SCENE IX

MME BERTIN, MARGUERITE, PAMELA.

MARGUERITE

Oh ! maman, que vous avez donc bien fait de venir, ce s Tenez nous n'en pouvions plus.

MME BERTIN

Où est ta petite sœur ?

MARGUERITE

Elle est allée voir M. le Curé. Maman, je vous présente Mlle Paméla Jolicoeur, une de nos amies. (à Paméla) C'est ma mère.

PAMELA

Je suis heureuse, Madame, de faire votre connaissance.

MME BERTIN

Et moi aussi, puisque vous êtes l'amie de mes filles. (à Marguerite) Puis, comment est-ce que ça va, depuis dimanche, ma petite fille ?

MARGUERITE

Oh ! maman, ça va mal !

MME BERTIN

Comment, ça va mal ; est-ce que les enfants ne vous écoutent pas ?

MARGUERITE

Ce n'est pas encore cela, maman, mais c'est ennuyeux, faire l'école ; et je vois bien que je ne pourrai jamais m'y accoutumer.

MME BERTIN

Enfant gâtée, va. Tu sais bien qu'il y a des difficultés partout. Tu vas t'habituer ; c'est si beau faire la classe aux petits enfants, leur montrer à prier le bon Dieu, leur expliquer le catéchisme.

MARGUERITE

Oh ! vous ne savez pas, maman, comme ça devient pénible de toujours répéter les mêmes choses. Les élèves ont la tête dure. Avec cela, les parents sont d'une susceptibilité : il n'y a pas moyen de faire une remarque à leurs enfants sans s'attirer une avalanche de reproches.

MME BERTIN

Mes pauvres petites filles ! Mais, qu'est-ce qu'Hélène dit de cela !

MARGUERITE

Bien, elle, Hélène, vous savez qu'il en faut beaucoup pour la décourager, mais moi, je suis rendue au bout.

MME BERTIN

Tiens, tiens, tais-toi donc, hein ! Moi qui croyais vous trouver de bonne humeur, ce soir. Je vous apportais des bis-

cuits tout frais pour souper. Je pensais: "Ces pauvres enfan elles n'auront pas le temps de s'en faire : je vais aller les s prendre." Je me suis dépêchée de faire cela après-midi et suis partie à trois heures. Bien, vous savez, j'étais un peu quiète aussi, ça me disait que vous deviez vous ennuyer.

MARGUERITE

Et vous aussi, hein ! Maman ! Mais venir à pied !

MME BERTIN

C'est bien sûr : ton petit frère a besoin du cheval tout journée. Je lui ai dit de ne pas venir me chercher, non p je m'en retournerai demain matin, après vous avoir fait jeuner comme il faut.

MARGUERITE

Qu'est-ce que vous diriez, Maman, si je laissais la clas

MME BERTIN

Ce que je dirais. ce que je dirais ?....Ma fille, je ne di rien, parce que...... tu ne la laisseras pas.

MARGUERITE

Maman.... Je voudrais m'en aller aux Etats.

MME BERTIN

Bien, il ne manquerait plus que cela, t'en aller aux Et Pauvre petite, tu vois bien que tu perds la tête...

MARGUERITE

Maman, il y en a bien d'autres qui y vont.

MME BERTIN

Oui, mais souvent pour ruiner leur santé et perdre âme.

PAMELA

Oh ! pardon, Madame, c'est tout le contraire ; celles reviennent de là sont les plus honorées par ici.

MME BERTIN

Il y a bien des exceptions, j'en conviens ; mais ce pas une petite fille de dix-sept ans comme Marguerite, q pourrait laisser partir seule.....

MARGUERITE

Maman, je ne partirais pas toute seule, vous savez, avec Mlle Jolicoeur.

MME BERTIN

C'est donc vous, Mademoiselle, qui mettez ces funestes projets dans l'esprit de ma fille.

PAMELA

Madame, j'ai voulu tout simplement lui rendre service, en lui suggérant un moyen de vivre plus à son goût.

MARGUERITE

Vous savez, Maman, on gagne bien plus cher aux Etats, et on a bien moins de misère.

MME BERTIN

Qu'en sais-tu ?

PAMELA

Oh ! je puis vous l'assurer, Madame.

MME BERTIN

Oui, mais on dépense bien plus aussi, et une jeune fille est bien plus exposée à perdre la foi et l'honneur, au milieu de gens venus de partout, avec des principes bien peu conformes à la religion parfois.

MARGUERITE

Comme cela, Maman, vous ne me laisseriez pas partir...

MME BERTIN

Non, certes, tant que ta mère aura la tête sur les épaules, tu resteras par ici. Je t'attacherai s'il le faut. (coup d'oeil significatif entre les deux jeunes filles).

MARGUERITE

Maman, vous me faites bien de la peine.

MME BERTIN

Tu peux te chasser cela de l'idée. (à Paméla) Et vous, Mademoiselle, si vous n'avez pas d'autres conseils que celui-là à donner à ma fille, je vous prierais de ne plus la visiter.

PAMELA

Je ne me ferai pas répéter l'invitation deux fois. Puisque c'est toute la récompense que j'obtiens pour avoir consolé Mademoiselle Marguerite dans ses ennuis, on ne m'y reprendra plus.

Adieu. (elle sort.)

SCENE X

Mme BERTIN, MARGUERITE

MARGUERITE

C'est de valeur, Maman, c'est une bonne amie.

MME BERTIN

Une bonne amie, tu dis ! C'est une amie dangereus tu dois fuir comme un serpent. Elle ne doit pas s'ad avec Hélène.

MARGUERITE

C'est vrai, Hélène ne l'aime pas beaucoup.

MME BERTIN

Vois-tu, elle profite de l'absence de ta petite soeur, pour venir. Je te défends de la recevoir ici, cette fille-là tends-tu ?

MARGUERITE

Oui, Maman. Je vous obéirai.

MME BERTIN

C'est bon ; ne pense plus à ces folies-là, va, pauv fant. Ça nous ferait trop de peine, si c'était sérieux. voilà Hélène.

SCENE XI

Mme BERTIN, HELENE, MARGUERITE,
Mme SIMARD, ANGELINE

HELENE

Oh ! Maman est ici ! Quelle belle surprise, Maman.

MME BERTIN

(embrassant sa fille) Tu sais, je n'en pouvais plus : ç trois jours que vous êtes parties de la maison. J'ai dit faut que j'aille voir ce qu'elles font : je suis trop inquiète

HELENE

Que vous avez donc bien fait, Maman !

MME SIMARD

Oui, chère Mme Bertin ; vos petites filles [illegible]nuient fois. C'est bien légitime, pour une première [illegible]ée à la d'une école. Justement, ce soir, comme nous sortions d

glise, ma soeur et moi, Mlle Hélène quittait le presbytère. Elle paraissait soucieuse, nous avons fait route avec elle, pour l'égayer un peu.

ANGELINE

Et je crois que nous n'avons pas trop mal réussi.

HELENE

Vous avez réussi à merveille. C'est vrai que M. le curé m'a bien encouragée aussi. Il me dit que ces femmes-là vont revenir à de meilleurs sentiments... Et me voilà de retour, gaie comme pinson, ou plutôt comme une fauvette, si vous voulez; la petite fauvette à maman.

MME BERTIN

Chère enfant, va ! Mais fais donc asseoir tes amies.

HELENE

C'est vrai ! Vous allez rester à souper avec nous, n'est-ce pas ?

MME SIMARD

Impossible, ma chère vous ne savez donc plus ce que c'est qu'une maison de cultivateurs, le soir ; les animaux, le lait... et puis les hommes qui rentrent. Il faut nous hâter d'aller pour mettre le couvert.

MME BERTIN

C'est dommage. Notre Marguerite a des idées sombres, aujourd'hui. Votre aimable compagnie aurait sans doute dissipé les nuages.

ANGELINE

Marguerite ? Qu'est-ce donc qui vous chagrine ?

MME BERTIN

Il vaut mieux ne pas le dire.

MARGUERITE

Ah ! vous pouvez bien le dire, maman. Je veux m'en aller aux Etats, et maman ne veut pas.

MME SIMARD, HELENE, ANGELINE.

Aux Etats !

MME SIMARD

Vous dites cela pour rire, ma chère.

MARGUERITE

Non, non. Je veux y aller. Je n'aime pas du tout seignement d'abord : et puis si je reste par ici, je suis bie taine de marier un cultivateur, et je n'aime pas cela non Voyez, Mme Simard, une jeune femme comme vous, il y peine deux mois que vous êtes mariée, et vous travaill matin au soir : vous allez de la basse-cour à l'étable, de l terie au jardin, comme une vraie mercenaire, quoi !

MME SIMARD

Oh ! pardon, Mademoiselle j'estime ma position tr norable, et je me comparerais plutôt à une reine dans s maines.

MME BERTIN

Vous avez bien raison, Madame. Pour toi, ma petit ça ne presse pas encore de penser au mariage. Tu vas mencer par apprendre à te mettre au-dessus de tes capri supporter les contrariétés, et surtout à te dévouer. Tu n rais être une bonne mère de famille sans cela.

MME SIMARD

Elle est à bonne école, avec Mlle Hélène, pour appr le dévouement.

HELENE

Moi, j'ai été à l'école de ma mère.... Mais quelle Marguerite, t'en aller aux Etats !

ANGELINE

Je n'en vois pas d'autre que Paméla Jolicoeur pou avoir inspiré un pareil désir.

MME BERTIN

Justement, cette demoiselle était ici lorsque je suis vée. J'ai conversé un peu avec elle et j'ai cru bien fa lui disant de ne plus revoir ma fille.

MME SIMARD

Certainement, Madame, cette jeune fille est loin d'ê modèle dans la paroisse.

HELENE

Prends garde, Marguerite, prends garde ; tu sai coeur est souvent trop prompt à s'attacher.

MME SIMARD

Il faudrait lui chanter la Ballade de la Bergerette.

HELENE

C'est cela, c'est cela, une chanson, pour chasser le mauvais esprit, comme au temps du roi Saül.

CHANT

BALLADE DE LA BERGERETTE (1)

1er Chœur

Déjà tombe le soir ;
Où t'en vas-tu seulette ?
Vois, le ciel est tout en noir,
Prends garde, bergerette.

1er Solo

Je vais vers la cité,
Doux séjour de mon rêve.
Où règnent la gaieté
Et le bonheur sans trêve.

2e Chœur

Ton bon ange est en pleurs :
T'apercevant seulette,
Il prévoit tes malheurs :
Prends garde, bergerette.

2e Solo

Non, non, car je saurai
Eterniser mon rêve :
Dans un palais doré,
Je veux jouir sans trêve.

3e Chœur

Pour s'en aller bien loin,
Elle partit seulette ;
Mais on ne revit point
La pauvre bergerette.

---

(1) Air : *La Ballade de la Bachelette*, dans *le Départ de Jeanne d'Arc*, opérette par l'abbé Sockeel. On peut aussi chanter ces couplets sur un air plus facile ou populaire.

MME SIMARD

Restez avec nous, aimable bergerette, pour veiller sur r petits agneaux.

HELENE

Le sort de la bergerette voyageuse est loin d'être enviab

MARGUERITE

Oh ! je ne suis pas celle de la chanson.

ANGELINE

A la bonne heure.

MME SIMARD

Allons, nous nous sommes trop attardées. Au revo Madame et Mesdemoiselles.

MME BERTIN et SES FILLES

Au revoir !

ANGELINE

Au revoir ! (chanté) Prends garde, bergerette !

MME SIMARD

(chanté). Prends garde, bergerette.

RIDEAU

Deuxième Acte

La scène se passe chez Mme Pilon, maîtresse de pension, à Manchester.

SCENE I

Mme PILON, Mme RIOUX, (voisine)

MME RIOUX

Bonsoir, Madame Pilon : ça ne va pas trop mal, ce soir ?

MME PILON

Non, mais pas trop bien non plus. Bien, venez donc vous asseoir, qu'on parle un peu.

MME RIOUX

Je venais justement pour jaser. Mes pensionnaires ont finis de souper et sont tous partis par aller veiller. Bah! je me suis dit : Pourquoi est-ce que je n'en ferais pas autant ? Je suis toujours bien sûre de revenir avant eux autres. Seigneur, s'ils peuvent être arrivés à deux heures après minuit, je serai contente.

MME PILON

Les miens font la même chose ; j'ai le temps de dormir des moitiés de nuit avant de leur ouvrir la porte, après la veillée.

MME RIOUX

Ce n'est pas rougeaud, après avoir travaillé toute la journée, rester debout comme ça pour les attendre.

MME PILON

Si ce n'étaient que les jeunes gens, encore, mais les jeunes filles en font autant. Tenez, les deux dernières arrivées, là, il n'y a pas à dire : je ne les garderai pas, bien sûr, si leur maladie de courir ne se passe pas. Tous les soirs que le bon Dieu amène, ça sort. Où vont-elles ? Ce n'est pas aisé de le savoir.

MME RIOUX

La Jolicoeur avec la petite Bertin ? Oui, en effet, vous l'avez dit que ce n'est pas aisé de le savoir. Mais, est-ce qu'elles vous ont payée, vous ?

MME PILON

Bien, ça ne fait qu'une semaine qu'elles sont ici ; c'est encore gênant de leur demander du payement.

MME RIOUX

Prenez bien garde de vous gêner avec ce monde-là. El
sont restées chez nous trois semaines, et je n'ai pas eu un so

MME PILON

C'est parce qu'elles ont eu de la malchance en arrivant.
Je les croirais bien honnêtes, par exemple.

MME RIOUX

La petite, oui : mais l'autre, ce n'est pas pour en dire
mal, mais ce n'est pas de la croix de Saint-Louis, allez. Il p
raîtrait que Marguerite Bertin faisait l'école avec sa soeur,
Canada, et puis que c'est Paméla Jolicoeur qui lui a consei
de s'en venir aux Etats avec elle.

MME PILON

Pauvre petite fille, elle aurait bien mieux fait de rest
par chez elle.

MME RIOUX

Oui, en effet... Ils disent, aussi, qu'elle est partie malg
sa mère... Elle ne s'en vante pas, comme de raison : elle n'e
pas en âge.

MME PILON

Je vois bien qu'il y a quelque chose qui ne va pas, chez c
deux filles-là.

MME RIOUX

Bien, c'est la Paméla, vous savez, qui pervertit l'autre.
Sont-elles venues à bout de se trouver des places pour y rest
toujours ?

MME PILON

Oui, elles travaillent depuis trois jours, là.

MME RIOUX

Ah ! bien, je vais peut-être bien avoir la chance de ret
rer quelque chose.

MME PILON

Elles m'ont dit qu'elles me payeraient la première.

MME RIOUX

Oui, comme de raison, pour ne pas se faire mettre à
porte. Vous ne savez peut-être pas qu'avant de pensionn
chez nous, elles avaient passé un mois chez la veuve Basil
sans payer.

MME PILON

C'est un peu fort. S'il faut en venir à faire saisir leurs gages.

MME RIOUX

Leurs gages, leurs gages ... Que voulez-vous ? Elles ne tiennent pas en place. Elles s'engagent pour deux ou trois jours : puis elles ne trouvent pas cela de leur goût et elles s'en vont.

MME PILON

Mlle Jolicoeur m'a dit qu'elle voulait prendre un magasin de chapeaux, et puis que l'autre serait commis.

MME RIOUX

Bah ! ce n'est pas à moi qu'elles vont faire accroire cela. Vous devez pourtant savoir, Mme Pilon, que les chapeaux ne s'achèteront pas tout seuls, ni la garniture non plus. Qui va leur avancer de l'argent pour cela ? Elles ne sont seulement pas capables de payer leur pension.

MME PILON

Quand elles auront gagné un peu, peut être bien que...

MME RIOUX

Quand elles auront gagné ! Ce sera dépensé avant d'être gagné, allez ; je vous le dis.

MME PILON

Dame, c'est encore de valeur de les décourager. La petite Marguerite m'a dit qu'elle était venue aux Etats pour avoir un meilleur salaire. Là, elle est à la fabrique de coton : peut-être qu'elle va faire son affaire un peu.

MME RIOUX

A la *shop* de coton ! Je vous trouve drôle, Mme Pilon, Vous savez bien qu'au bout de quelques joues, toutes celles qui vont travailler dans le coton bleu se mettent à cracher le sang. Ce ne sera pas long avant qu'elle se remette à *loafer*, allez, et c'est vous qui allez l'avoir sur les bras.

MME PILON

Si je savais ça....(on frappe)

SCENE II

Mme PILON, Mme RIOUX, PAMELA

PAMELA

(entrée bruyante) Ah ! bonsoir, Mme Pilon ; bons
Mesdames. Vous savez, là, je me suis trouvé la plus b
place.

MME PILON

Oui, où donc ?

PAMELA

Dans un hôtel, Madame, pour servir à table. Pensez do
vingt piastres par mois, et pas de pension à payer : si je
en mettre de l'argent de côté.

MME RIOUX

Dans ce cas-là, Mademoiselle, vous devriez bien me pa
tout de suite vos trois semaines de pension chez moi.

MME PILON

Et moi aussi, je serais bien contente d'être payée.

PAMELA

Ah ! bien, écoutez, je ne puis pas tout re[illegible]ntrer à
fois. Mais soyez sans crainte : je vous assure que vous
perdrez rien ni l'une ni l'autre.

MME RIOUX

J'en ai assez de vos assurances, Mademoiselle, et av
longtemps, je prendrai les moyens de me faire payer.

PAMELA

(sortant sa bourse) Tenez, voilà une piastre, toujo
prenez cela en attendant.

MME RIOUX

Oui, mais souvenez-vous que vous m'en devez encore
sept.

PAMELA

Ne craignez pas que je l'oublie. Ce ne sera pas long, M
Rioux, vous pouvez me croire. A l'hôtel. voyez-vous, je n
rai pas de dépenses.

MME PILON

Et moi ?

PAMELA

Bien, vous, Mme Pilon, vous ne pouvez toujours pas vous plaindre d'avoir attendu bien longtemps. La première semaine est à peine finie. D'ailleurs, je ne vous dois toujours pas grand'chose ; je pars ce soir. Je suis venue exprès pour chercher mes effets. Une voiture m'attend à la porte.

MME PILON

Ah ! bien, nenni, Mademoiselle : vos effets resteront ici tant que vous ne m'aurez pas payé votre pension,

PAMELA

En voilà une affaire ! Tenez, prenez une piastre, vous aussi, en attendant.

MME PILON

Non, vous m'en devez six, et je les veux toutes les six.

PAMELA

(avec humeur) Eh ! bien, prenez-les, et laissez-moi tranquille. Il me reste soixante sous pour tout partage. Etes-vous contente, là ?

MME PILON

Non, il faut que votre compagne me paie aussi.

PAMELA

Ah ! par exemple, c'est son affaire. J'ai fini de m'en occuper, vous savez. Elle n'était jamais contente : eh bien ! je viens de lui dire, là, de faire son chemin toute seule.

MME PILON

Va-t-elle tarder beaucoup à rentrer ?

PAMELA

Ça se pourrait bien : je l'ai laissée à la porte d'un restaurant avec une bande de têtes en l'air comme elle. Chacune avait son cavalier... Elle ne trouvera pas le temps long, allez. Bon, il faut que je me hâte de faire mon paquet, moi, il est déjà huit heures.

MME PILON

Voulez-vous que j'aille vous aider ?

PAMELA

Merci, merci, ça va être vite fait, allez. Je crois bien que je vais vous dire au revoir tout de suite ; je n'aurai pas la peine d'arrêter en descendant.

MME RIOUX

Mademoiselle. moi, je voudrais bien avoir l'adresse de l'l tel où vous vous engagez.

PAMELA.

C'est l'hôtel Broadview, Madame.

MME RIOUX

C'est la première fois que j'en entends parler : sur qu rue que ça se trouve, ça ?

PAMELA

(cherchant) Sur la rue....la rue....Je vous dirai bien, ne suis pas capable de la nommer, là....

MME RIOUX

Je vais aller la demander au *coachman* qui vous atten la porte.

PAMELA

Ah ! tenez, tenez, je m'en souviens : c'est la rue Craig.

MME RIOUX

La rue Craig ! C'est à Montréal, qu'il y a une rue qui s pelle de même. Il n'y en a pas à Manchester.

PAMELA

Bien, Madame, c'est le nom qu'on m'a dit. Vous dev connaître cela mieux que moi ; ça ne fait pas six semaines je suis arrivée. Bon, au revoir, vous viendrez me voir, la maine prochaine. (à Mme Pilon) Au revoir, vous aussi, M Pilon, sans rancune. (en sortant) Elles courront longte toutes les deux avant de me retrouver.

LES DEUX DAMES

Au revoir.

SCENE III

MME PILON, MME RIOUX.

MME RIOUX

J'ai bien peur de ne jamais mettre la main sur ce qu me doit. (regardant sa piastre) Oui, c'te piastre-là, c'est tout ce que j'aurai.

MME PILON

Il n'y aurait rien de surprenant. J'ai bien fait de pre mes sûretés, moi.

MME RIOUX

Savez-vous que, si c'était chez nous, j'aurais peur qu'elle emporte ce qu'il ne lui appartient pas.

MME PILON

Que voulez-vous qu'elle emporte ? Elle ne peut toujours pas se mettre un lit ou une armoire sur le dos.

MME RIOUX

Non, mais bien des choses qui appartiennent à vos pensionnaires. A votre place, moi, j'irais voir : ce n'est pas prudent de la laisser faire son paquet toute seule.

MME PILON

C'est bon, je vais monter sans faire semblant de rien. Excusez-moi une minute. Je ne serai pas longtemps. (elle sort.)

SCENE IV

MME RIOUX

(seule) Hé ! que la vie est dure, ces années-ci ! Qu'on a donc mal fait de laisser le Canada pour venir rester aux Etats. A St-Timothée, on n'était pas riche, c'est vrai, mais au moins le monde était honnête. Et puis, dans le fond, on ne manquait jamais de rien. Ah ! Seigneur, si les petites filles n'avaient pas eu tant d'envie de se *toiletter*, on y serait encore. On ferait bien mieux de s'en retourner dans notre pays. A quoi est-ce que ça sert de travailler pour n'être pas payé ? C'est vrai qu'il y en a qui payent bien correctement, mais la dépense est si forte ! C'est juste pour joindre les deux bouts.

SCENE V

Mme RIOUX, Mme PILON

MME PILON

Si vous ne croyez pas, Mme Rioux, elle est partie, quand on pense, et puis elle a emporté toutes les hardes de la petite Martin avec les siennes.

MME RIOUX

Je vous le disais bien, hein !

MME PILON

Pauvre petite fille ! Il ne lui reste seulement pas une épingle.

MME RIOUX

La voiture est-elle encore à la porte ?

MME PILON

Ne craignez donc pas. Je pense, vous savez, qu'elle avait arrangé son affaire avant d'entrer ici. Son paquet était fait, puis il était parti avant elle. Elle rit de nous autres, à l'heure qu'il est.

MME RIOUX

Non, mais y a-t-il du monde coquin, un peu, sur la terre ?

MME PILON

Vous pouvez le dire. (On frappe)

SCENE VI

Mme PILON, Mme RIOUX, Mme BERTIN

MME BERTIN

Bonjour, Madame, je suis bien ici chez Madame Pilon, maîtresse de pension.

MME PILON

Oui, Madame. c'est moi-même qui vous parle.

MME BERTIN

Et vous avez, parmi vos pensionnaires, deux jeunes filles canadiennes de Saint-Didier ?

MME PILON

Ah ! bien, dame ! je ne pourrais pas vous dire au juste de quelle paroisse sont mes pensionnaires, mais peut-être qu'en les nommant par leur nom, on trouverait celles que vous cherchez. Veuillez donc vous asseoir.

MME RIOUX

Ce ne serait pas, par hasard, Mlle Jolicœur et Mlle Bertin que vous voudriez voir ?

MME BERTIN

Justement. Vous les connaissez ?

MME RIOUX

Comme de raison que je les connais....elles ont pensionné chez nous, Mme Rioux, pendant trois semaines. Elles ne m'ont seulement pas payée encore. Je viens d'attraper une piastre d'acompte, mais c'est bien tout ce que j'aurai. Je suppose que vous venez pour retirer de l'argent, vous aussi.

MME BERTIN

Non, Madame. Je désirerais savoir où ces deux jeunes filles pensionnent actuellement.

MME PILON

Elles pensionnent ici....c'est-à-dire elles ont pensionné ici jusqu'à ce soir. Mlle Jolicoeur vient de partir pour s'engager dans un hôtel.

MME BERTIN

(vivement) Et l'autre ?

MME PILON

Bien....je ne sais pas ce qu'elle va décider. Jusqu'à cette heure, elles ont toujours été comme les deux doigts de la main ; mais il paraîtrait qu'elles viennent d'avoir une chicane qui n'est pas d'un sou. Mlle Jolicoeur nous a dit qu'elle ne voulait plus s'occuper de Mlle Bertin.

MME BERTIN

Ah ! Dieu en soit béni !

MME RIOUX

Oui, mais vous ne savez pas quel tour elle lui a joué : ah ! je vous assure que, cette fille-là, ce n'est pas moi qui lui donnerais le bon Dieu sans confession. Imaginez-vous qu'elle a emporté tout le *butin* de son amie avec le sien. La pauvre petite Mlle Bertin, à cette heure, la voilà vis-à-vis de rien. Vous comprenez bien que l'autre ne lui rapportera seulement pas un mouchoir.

MME BERTIN

Mais c'est une voleuse.

MEE PILON

C'est bien sûr, Madame, que c'est une voleuse.

MME BERTIN

Je me réjouis d'autant plus de la rupture.

MME RIOUX

Ç'a l'air que ça vous intéresse bien, ça, Madame. Je crois bien que vous êtes parente avec Mlle Bertin.

MME BERTIN

Oui, je suis sa proche parente.

MME PILON

Ne seriez-vous pas sa mère ?

MME BERTIN

Vous l'avez deviné.

MME RIOUX

Bien, vous venez dans le bon temps, Madame. Je vo assure que votre petite fille, elle est bien mal prise, allez. fait trois ou quatre fois qu'elle change de place depuis qu'e est arrivée, et elle n'a pas encore été capable de se trouver u *business* à son goût. Et puis, là, la voilà rendue à travail dans le coton bleu. Il n'y a personne qui y résiste, vous vez : ça ruine le temps de le dire.

MME PILON

Oui, c'est mortel pour les poumons. Vous avez bien fa de venir la chercher.

MME BERTIN

Mais elle n'est pas ici, ce soir ?

MME PILON

Elle n'est pas encore arrivée.

MME RIOUX

Elle aime pas mal à sortir, la petite fille.

MME BERTIN

Mais avec qui donc est-elle sortie ?

MME PILON

Elle sortait tous les soirs avec son amie ; mais l'autre e revenue toute seule, il n'y a pas un quart d'heure.

MME BERTIN

Et ma fille !

MME RIOUX

Quand Mlle Jolicœur l'a laissée, elle entrait, paraît-il, dan un restaurant avec un Monsieur.

MME BERTIN

Mais, Madame, c'est tout-à-fait inconvenant cela ; dehor à pareille heure, avec un jeune homme !

MME PILON

Je le sais bien, mais que voulez-vous que j'y fasse ? C'e quasiment tout le monde qui fait comme cela, par ici.

MME BERTIN

Il fallait la garder à la maison, Madame, lui faire comprendre à quel danger elle s'expose. Vous êtes obligée de veiller sur vos pensionnaires.

MME PILON

Madame, permettez : pourquoi ne l'avez-vous pas gardée vous-même chez vous, vous qui êtes sa mère ?

MME BERTIN

Oh ! pourquoi ?...... Ne me le demandez pas.

MME PILON

Parce que vous n'en avez pas été capable, n'est-ce pas ? Comment voulez-vous qu'une étrangère réussisse mieux que les parents auprès d'une petite fille qui a envie de "prendre l'air ?" Ne croyez pas, allez, que nos prêtres ne nous font pas connaître nos devoirs, par ici : ils prêchent tous les dimanches, comme au Canada, et quand on veut bien faire, on n'a qu'à les écouter.

MME RIOUX

C'est bien vrai, Madame, ce qu'ils disent ? Il paraît que votre petite fille, elle vous a désertée ?

MME BERTIN

Elle a subi la funeste influence de cette Paméla, et je m'en suis aperçue trop tard. Quand je lui ai défendu de revoir sa méchante amie, leur plan était arrêté.

MME PILON

Elle ne vous a pas demandé la permission pour monter aux Etats ?

MME BERTIN

Elle m'en avait parlé, mais je lui avais dit un non si formel que je croyais l'en avoir détournée pour jamais. Elle faisait la classe avec sa soeur dans un village voisin du nôtre. Un beau jour, elle est sortie sous prétexte de faire une emplette, mais n'est pas revenue....Depuis ce temps, nous faisons des recherches pour retrouver les fugitives. Une petite fille les avait entendues dire qu'elles venaient à Manchester : j'ai emprunté un peu d'argent pour faire le voyage, et j'y suis arrivée depuis ce matin, demandant à tous ceux que je rencontre s'ils n'auraient pas vu ma Marguerite. Quelle journée, mon Dieu ! quelle journée !

MME PILON

Mais enfin, vous l'avez trouvée. Vous allez la rame
sans doute.

MME BERTIN

Certes, oui, c'est pour cela que je suis venue....Mais c
enfant n'arrivera-t-elle pas ?

MME RIOUX

(se levant) Vous êtes inquiète, hein ? Ça se comprend.
Ecoutez, moi, je ne m'ennuie pas, mais il faut bien que je m
aille.

MME PILON

Si vous rencontrez la petite en vous en allant, dites
donc qu'il y a de la visite ici pour elle.

MME RIOUX

Ah ! oui, je vais l'en avertir, bien sûr ; mais je ne lui di
pas qui c'est, pour ne pas la surprendre trop. Au revoir, M
dames.

LES DEUX DAMES

Bonsoir, Madame.

SCENE VII

Mme BERTIN, Mme PILON

MME PILON

Mais, ôtez donc votre chapeau, Madame, vous allez pa
ser la nuit ici, n'est-ce pas ?

MME BERTIN

(ôtant son chapeau) Je n'y avais pas songé... Oui, puisq
vous me l'offrez, j'accepte avec reconnaissance. Je vais pa
ser la nuit ici, avec Marguerite, et demain, nous repartiro
pour le Canada. Combien vous doit-elle, Mme Pilon ?

MME PILON

Ne parlons pas de cela ce soir, Madame, je vous le dir
demain.

MME BERTIN

Et vous ajouterez la note pour le temps que je passe i
moi-même, n'est-ce pas ? Mais, comme elle tarde à revenir
Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque accident.

MME PILON

Oh ! soyez tranquille : elle sera de retour bientôt, allez.

MME BERTIN

J'ai fait chanter une grand'messe en l'honneur de la sainte Vierge pour empêcher que ma pauvre petite fille ne se tourne au mal. Est-ce que cela ne servira de rien ?

MME PILON

Ce serait bien la première fois que cette bonne Mère-là refuserait d'écouter une mère qui prie pour son enfant. Seulement, elle ne fait pas toujours les choses juste comme on l'a demandé. Mais c'est toujours pour le mieux, allez. (Bruit.) La voici ! Passez donc dans la chambre du fond pour voir ce qu'elle va dire. (Mme Bertin se retire.)

SCENE VIII

Mme PILON, MARGUERITE

MARGUERITE

Bonsoir, Mme Pilon. Tiens ! vous êtes seule ! Je viens de rencontrer Mme Rioux, et elle m'a dit qu'il y avait de la visite pour moi, ici. C'est un tour qu'elle a voulu me jouer, je suppose.

MME PILON

Non, c'est la vérité. Devinez qui est venue vous voir ?

MARGUERITE

Je serais bien en peine de le dire : mes parents ne savent seulement pas que je suis à Manchester.

MME PILON

En êtes-vous bien sûre ? Tout finit par se déclarer, vous savez.

MARGUERITE

Dans tous les cas, ils ne peuvent toujours pas savoir que je pensionne ici.

MME PILON

Vous croyez ? Qu'est-ce qu'une mère ne peut pas faire pour savoir où est sa fille ?

MARGUERITE

Maman ? Maman !

SCENE IX

LES PRECEDENTES, MME BERTIN.

MME BERTIN

(entrant précipitamment) Oh ! Marguerite !

MARGUERITE

Maman ! ! ! (larmes)

MME BERTIN

Pauvre enfant, va !....Quel chagrin....tu nous as....cau sé....

MARGUERITE.

Ne pleurez pas, Maman, ce n'était pas pour vous cause du chagrin....Je voulais vous aider plus....en gagnant plu d'argent....

MME BERTIN

Malheureuse !....Je suis venue te chercher, tu sais.

MARGUERITE

Oh ! non, maman, je ne suis pas pour retourner en Cana da.

MME BERTIN

Pas plus tard que demain matin, ma petite fille, tu vas t'en revenir avec moi.

MARGUERITE

(résolue) Non, Maman, c'est impossible... Pensez donc si je ferais rire de moi un peu : revenir au bout de six semaines, comme une enfant d'école par derrière sa mère.

MME BERTIN

Qu'est-ce que cela fait, ma fille ? Aimes-tu mieux me faire mourir de peine que de supporter la moquerie ?

MARGUERITE

Bien, Maman, aussi, pourquoi prendre de la peine pour ça ? Vous ne voulez donc pas que je pense à mon avenir ?

MME BERTIN

Comment ! Mais qu'ai-je fait depuis ta naissance, sinon le préparer ?

MARGUERITE

Oui, mais vous ne voulez pas comprendre que je serai bien plus heureuse par ici que par chez nous.

MME PILON

Mademoiselle, l'avez-vous été depuis votre arrivée ?

MARGUERITE

Bien, on a toujours un peu de difficultés, quand on commence, mais ce soir, là, je vois que ça va bien aller.

MME PILON

Est-ce parce que vous avez rompu avec Mlle Jolicœur ?

MARGUERITE

Oh ! elle, ça ne me fait plus rien.

MME BERTIN

Tu aurais bien dû ne jamais écouter ses mauvais conseils.

MME PILON

Savez-vous qu'elle est partie d'ici, tout à l'heure, armes et bagages ? Après son départ, je me suis aperçue qu'elle avait mis dans sa malle tout ce qu'il y avait dans la chambre, vos effets comme les siens.

MARGUERITE

Elle en est bien capable.

MME BERTIN

Et c'est pour suivre les conseils de cette fille que tu refuses d'obéir à ta mère !

MME PILON

Dans le moment, ma pauvre demoiselle, vos affaires ne sont pas brillantes ; vous êtes endettée ici, chez Mme Rioux, chez Mme Legris... Et puis, à l'heure qu'il est, vous n'avez pour tout partage que la robe et le chapeau que vous portez. Avec cela, vous ne résisterez pas longtemps à travailler où vous êtes, vous le savez bien.

MARGUERITE

Ah ! oui, mais je laisse cela là, aussi. Je n'y retourne plus, vous savez, à la manufacture de coton.

MME BERTIN

Non, je le crois bien, tu vas t'en revenir chez nous.

MARGUERITE

Ecoutez, Maman, je vais vous le dire bien franchement ; je suis fiancée...

MME BERTIN

Quoi ! fiancée ! et depuis quand ?

MARGUERITE

Depuis ce soir. C'est pour cela que Paméla s'est fâchée. Elle a bien fait tout ce qu'elle a pu pour l'avoir, vous savez, mon Johnny, mais il m'aimait mieux qu'elle, ce n'est pas de ma faute.

MME PILON

Qui est ce Johnny ?

MARGUERITE

Monsieur Laliberté, vous savez bien, celui qui chant dans les théâtres...

MME PILON

Ma pauvre petite fille, tout ce que je puis vous dire, c'es que vous n'êtes pas la première à qui il en fait accroire. Il e a amusé bien d'autres avant vous, allez, ce gars-là.

MARGUERITE

Oh ! je le sais bien, mais avec moi, c'est sérieux.

MME PILON

Fiez-vous-y.

MME BERTIN

Ma fille, as-tu oublié à ce point ton devoir que tu dispose de ton sort sans consulter tes parents ?

MARGUERITE

Oh ! Maman, vous allez le trouver de votre goût, vou aussi : il chante si bien, et il l'air si monsieur.

MME BERTIN

Pauvre petite fille, va : c'est bien secondaire, cela. Est- seulement en état de se marier ? Peut-il faire vivre un femme?

MARGUERITE

Oui, il gagne beaucoup, allez, et ce n'est pas fatigant, c qu'il fait : il chante le soir, et il est libre toute la journée C'est lui qui m'a dit de ne plus travailler à la manufacture il va payer mes dépenses, et quand nous serons mariés, j'en trerai au théâtre avec lui.

MME BERTIN

Perds-tu la tête ? au théâtre !

MARGUERITE

Bien, oui, maman, au théâtre, j'y suis allée déjà. Si vou saviez comme c'est amusant ! Je l'écoutais chanter...

MME BERTIN

Des chansons risquées, bien sûr.

MARGUERITE

Non, Maman... C'est vrai que je ne comprenais pas beaucoup : c'était en anglais...

MME BERTIN

Fait-il seulement sa religion ?

MARGUERITE

Pour ça, c'est vrai qu'il n'est pas bien dévot, maman, mais il dit que quand il aura une bonne petite femme comme moi, il ira à l'église tant que je voudrai.

MME BERTIN

Et tu crois cela, toi, ma fille ?.... Moi qui me suis donné tant de peine pour la faire instruire, lui faire comprendre les devoirs d'une jeune fille chrétienne.

MME PILON

Vous voyez ce que c'est que de fréquenter les mauvaises compagnies. Ça ne prend pas de temps, hein ! à défaire l'ouvrage d'une mère ...

MARGUERITE.

Je vous assure, Maman. que je n'aurais jamais trouvé un parti aussi avantageux si j'étais restée à St-Hilarion. Pauvre Hélène ! quand je pense qu'elle passe encore ses journées à faire à classe !

MME BERTIN

Oui, et elle est heureuse. Tout le monde est content d'elle à présent, et les élèves apprennent bien.

MARGUERITE

Quand nous serons mariés, nous irons vous voir, maman ; et puis vous serez contente de nous recevoir, allez. Nous serons bien habillés ; nous vous apporterons de beaux présents.

MME BERTIN

Mais vas-tu te chasser cela de l'idée ? Tu vois bien que ça n'a pas de bon sens.

MARGUERITE

Pourquoi pas ?

MME BERTIN

Parce que cet homme ne te convient aucunement.

MARGUERITE

Vous ne le connaissez seulement pas, Maman.

MME BERTIN

Un homme sans religion, qui trainera sa femme dans les théâtres et l'abandonnera au premier jour : je n'en veux pas pour ma fille. Tu n'auras jamais mon consentement pour ce mariage, entends-tu ?

MARGUERITE

Vous savez, Maman, j'ai eu dix-huit ans hier, et je me trouve en âge aux Etats-Unis.

MME PILON

Ah ! ma pauvre petite, si vous vous mariez malgré votre mère, vous le regretterez, je vous le prédis.

MME BERTIN

J'aimerais mieux te ramener dans une tombe que de te laisser ici exposée à de pareils dangers.

MARGUERITE

Non, Maman, vous vous imaginez cela, que je suis exposée....

MME PILON

Tenez, Madame Bertin, si vous voulez m'en croire, vous allez vous reposer maintenant : il est tard, et vous êtes fatiguée... On dit que la nuit porte conseil : Mademoiselle Marguerite [illegible]dra mieux raison demain.

MARGUERITE

C'est cela, Maman, allons nous reposer.

MME BERTIN

(sortant avec Marguerite.) C'est bon, allons ; mais je t'avertis, ma fille, que si tu ne changes pas d'idée, tu vas me faire mourir.

SCENE X

MME PILON

(seule, rangeant les meubles.) Pauvre femme ! j'ai bien peur, qu'elle ne réussisse pas à l'emmener ; ça devient si fou, une petite fille, quand c'est en amour. Si les miennes m'avaient fait cela, moi, je les aurais enfermées. (Elle se retire.)

On peut chanter le chœur suivant comme entr'acte.

(Musique de l'abbé Sockel, dans "Le départ de Jeanne d'Arc)

O mère désolée,
Ton âme est accablée :
Ta fille bien aimée
Court un danger pressant.
Au ciel ton cœur s'adresse,
Et pousse, en sa détresse,
Un cri plein de tendresse :
Ah ! rendez-moi, mon Dieu, rendez-moi mon enfant.

Troisième Acte

(deux ans et demi plus tard). La scène représente un salon de campagne, chez Mme Simard, à Saint-Hilarion de Champlain.

SCENE I

(Angéline plaçant des fleurs auprès d'une statue du Sacré-Coeur.) Bon, il a l'air de me sourire, le doux Jésus, avec cette fraîche parure. C'est lui qui va présider notre joyeuse soirée....Oui, c'est vous, n'est-ce pas, bon Maître?

SCENE II

MME SIMARD

(Très affairée.). A qui parles-tu donc? J'ai cru qu'il y avait quelqu'un d'arrivé.

ANGELINE

Je parlais avec le Sacré-Coeur ...Ai-je placé les fleurs à ton goût, comme cela?

MME SIMARD

C'est parfait, ma petite sœur.

ANGELINE

Et le salon?

MME SIMARD

Tout est bien.

ANGELINE

Je vais aller t'aider à la cuisine maintenant.

MME SIMARD

Inutile, ma chère. Tout est fini. Nos poulets sont dorés comme pour un jour de noces, et je viens de glacer le dernier gâteau.

ANGELINE

Oh! Madame la mairesse, vous avez été d'expédition. Si Monsieur le maire n'était absent, vous recevriez un compliment flatteur.

MME SIMARD

Je lui fournirai l'occasion de se reprendre. Sais-tu que je pense à une chose, là? Hélène est capable d'oublier qu'elle doit venir ici avant le souper, ce soir.

ANGELINE

Elle a eu tant à faire depuis dimanche dernier ; aujourd'hui surtout, après son examen, en effet, elle pourrait bien ne pas se rappeler ton invitation.

MME SIMARD

D'autant plus qu'elle doit être à préparer sa malle pour les vacances. Son frère va probablement venir la chercher de bonne heure demain matin.

ANGELINE

Si j'allais au-devant d'elle. Je pourrais lui donner un coup de main, afin qu'elle soit prête plus tôt.

MME SIMARD

C'est une bonne idée. C'est bon, vas-y.

ANGELINE

(Prend son chapeau en fredonnant)

Oui ta mère, un matin,
Qui te verra seulette,
En mourra de chagrin.
Prends garde, bergerette.

MME SIMARD

Ma chère petite fille, ne chante donc pas cela ; songe un peu, si Hélène t'entendait, quel glaive ce serait pour son cœur !

ANGELINE

C'est vrai !... Mais elle ne peut m'entendre de la maison d'école.

MME SIMARD

La voilà qui s'en vient !.... Pourvu qu'elle ne t'ait pas entendu !

SCENE III

Mme SIMARD, ANGELINE, HELENE

ANGELINE

Ah ! bonjour, je m'en allais vous chercher, vous savez.

HELENE

Mais ce n'est pas encore l'heure du repas.

ANGELINE

Non, mais nous craignions que vous n'eussiez oublié notre invitation.

HELENE

Je m'en serais bien gardée. Seulement, j'arrêtais, e passant, pour vous dire de ne pas vous inquiéter si j'arrive u un peu tard. Je vais faire une dernière visite à Monsieur l Curé et lui payer une messe pour le repos de l'âme de ma pauvr mère.

MME SIMARD

Vous nous direz quel jour cette messe doit être célébrée afin nous puissions nous associer à vos prières.

HELENE

Je vous remercie. Cette chère maman savait apprécie votre amitié pour moi, et elle en était heureuse.... Dire qu je ne la retrouverai pas, en arrivant chez nous, là-bas....C'es plus fort que moi je ne puis m'y accoutumer. (larmes.)

MME SIMARD

Sa mort a laissé un grand vide dans votre vie, c'est vrai. Mais ne sentez-vous pas qu'elle vous aide du haut du ciel ?

HELENE

Oh ! oui, en plusieurs circonstances elle m'a assistée visi blement.

Pardon, pour ce moment de tristesse ; elle m'a tant recom mandé d'être courageuse. Au ciel !.... elle devrait y êtr maintenant.

ANGELINE

Elle était si bonne....

HELENE

Et elle a tant souffert ! Oh ! la bergerette ! la bergerette puis-je y penser sans pleurer ?

MME SIMARD

Ma chère Hélène, ne m'avez-vous pas dit que votre pieus mère avait offert au bon Dieu le sacrifice de sa vie pour l salut de sa fille ?

HELENE

C'est vrai.

MME SIMARD

Et vous croyez que le bon Dieu ne se laissera pas toucher par vos souffrances, vos larmes et vos prières réunies ?

HELENE

Oui, mais quand donc ?

ANGELINE

Vous n'avez jamais de nouvelles de votre sœur ?

HELENE

Une dame Pilon de Manchester, qui écrivait à maman de temps en temps,a cessé de le faire après nous avoir appris que M. et Mme Laliberté avait quitté cet endroit pour n'y plus revenir.

ANGELINE

Quoi ! elle est mariée !

HELENE

Hélas ! oui.... Mais il vaut mieux le taire.

MME SIMARD

Pauvre amie ! nous n'en parlerons pas, allez. Mais moi, à votre place, j'espérerais encore, contre toute espérance. Quand elle aura connu le malheur, les bons principes qu'elle a reçus seront les plus forts, vous verrez.

HELENE

Marguerite était si fière... Je crains qu'elle ne se livre plutôt au désespoir.

MME SIMARD

Vous comptez sans la sainte Vierge, la Mère de celles qui n'en ont plus... Tenez, allez payer votre messe, ma chère et revenez au plus tôt.

ANGELINE

Permettez que je vous accompagne, pour faire diversion, en chemin, aux pensées tristes. Pendant que vous ferez votre petite visite à M. le Curé, j'entrerai à l'église et je prierai à vos intentions en vous attendant.

HELENE

C'est une bonne idée, allons !

MME SIMARD

A bientôt donc !

HELENE

A bientôt.

SCENE IV

MME SIMARD

Pauvre enfant ! On peut bien lui pardonner quelques larmes dans l'intimité, elle qui se montre toujours si douce, si

aimable... et toujours souriante du commencement de[illegible]
tembre à la fin de juin... Aussi son influence grandit tou[illegible]
sur ses élèves. Elle est si dévouée, si vertueuse ; ce n'es[illegible]
étonnant qu'ils prennent ce qu'elle dit comme parole d'[illegible]
gile. (Regardant dehors) Quelle est donc cette person[illegible]
grand deuil ? On dirait qu'elle s'en vient ici.. Oui... Ç'[illegible]
d'une étrangère.. Ce n'est certainement pas quelqu'un [illegible]
paroisse... (on frappe.)

SCENE V

Mme SIMARD. MARGUERITE. (voilée de noir.)

MME SIMARD

Entrez, Madame.

MARGUERITE

(Voix tremblante.) Je suis bien, ici, chez M. Si[illegible]
maire de Saint-Hilarion ?

MME SIMARD

Oui, Madame ; mon mari est absent aujourd'hui :[illegible]
allé à Ste-Geneviève, pour une assemblée du conseil de c[illegible]

MARGUERITE

Peut-être Madame pourra-t-elle me renseigner elle-m[illegible]

MME SIMARD

Je suis à vos ordres, Madame.

MARGUERITE

Je désirerais savoir si l'institutrice du village....(tou[illegible]

MME SIMARD

L'institutrice du village....Oh ! elle donne parfaite [illegible]
faction, je vous assure, et nous tenons à la garder longt[illegible]
ici. Le président des commissaires vous dirait la même [illegible]
que moi, Madame. On lui a accordé une augmentation [illegible]
laire pour l'année prochaine. Vous voyez que nous n'[illegible]
pas envie de changer de maîtresse.

MARGUERITE.

Et il y a longtemps qu elle enseigne ici ?

MME SIMARD

Elle finit sa troisième année aujourd'hui. Vous la [illegible]
naissez peut-être ...c'est Mlle Hélène Bertin.

MARGUERITE

Fait-elle la classe seule ?

MME SIMARD

Oh ! pour la place d'assistante, elle est libre, je crois. Mlle Bertin en a eu une pendant les premiers mois, mais la petite fille est tombée malade ; alors la première maîtresse a été obligée de finir l'année toute seule....Bien, la première année, elle était ici avec sa jeune sœur, Mlle Marguerite....Mais il y a eu bien du malheur dans cette famille-là, vous savez.

MARGUERITE

Comment cela ?

MME SIMARD

La petite n'aimait pas à enseigner....Un jour, l'envie d'aller aux Etats l'a prise, et elle est partie malgré sa mère. La pauvre femme ! On n'a pas su tout ce qui s'était passé, comme de raison, mais elle a eu bien de la peine. Quand elle a su que sa fille était rendue à Manchester, elle a fait le voyage. Elle allait la chercher sans doute. Pourtant, il faut croire qu'elle n'a pas réussi à la ramener, parce qu'elle est revenue toute seule.

MARGUERITE

Mme Bertin vient-elle souvent à St-Hilarion ?

MME SIMARD

Après cette triste affaire, elle venait souvent et passait des semaines entières ; c'était pour se consoler avec son Hélène, vous comprenez. Ça faisait bien pitié de la voir, allez. Il était évident que son cœur de mère avait reçu une blessure mortelle. Mais que c'était donc une sainte femme ! Pendant que sa fille faisait la classe: elle s'en allait à l'église et restait des heures à genoux devant l'autel. C'est bien sûr qu'elle racontait ses peines au bon Dieu....et je pense qu'elle en avait long à lui dire. Il n'y avait pas moyen de l'amener nulle part, vous savez ; on aurait dit qu'elle avait peur de se faire interroger sur sa fille absente, peut-être parce qu'elle n'aurait pu en dire grand'chose de bon.

MARGUERITE,

Vient-elle encore aussi souvent ?

MME SIMARD

Ah ! la pauvre mère ! Son chagrin n'a pas mis de temps à l'emporter, allez.

MARGUERITE

Comment ?

MME SIMARD

Tenez, on la voyait fondre d'une semaine à l'autre....Elle n'a seulement pas vu le mois de juin de cette année-là ; elle est morte à la fin de mai.

MARGUERITE

(Sanglots, *ad libitum*). Morte! vous dites, morte!.. Malheureuse! J'ai tué ma mère!....

MME SIMARD

Quoi ! vous seriez......

MARGUERITE

Une misérable ! Ma mère !....Ma mère !....C'est moi qui l'ai fait mourir....

MME SIMARD

Marguerite !....vous ici !....Aujourd'hui !....

MARGUERITE

Pardon !....Je voudrais me cacher....où fuir?....

MME SIMARD

Fuir ?....Non, c'est le bon Dieu qui vous ramène....c votre mère qui a obtenu, au ciel, ce qu'elle a vainement att du sur la terre.

MARGUERITE

Oh ! Madame, n'allez-vous pas me chasser de votre m son ?......Pourquoi suis-je venue ? ...

MME SIMARD

De grâce, chère Marguerite, ne parlez pas ainsi....

MARGUERITE

Oh ! je serai en horreur au monde entier, maintenan j'ai tué ma mère.

MME SIMARD

Marguerite, si le souvenir de votre vertueuse mère pe avoir quelque puissance sur vous, cessez ce langage, et éco tez-moi. Elle est morte, c'est vrai, mais je sais que sa priè suprême a été pour implorer le retour de sa fille.... C'est el n'en doutez pas, qui a dirigé vos pas vers cette maison a jourd'hui.

MARGUERITE

Je venais implorer son pardon....et puis mourir....

MME SIMARD

Ah ! je vous assure qu'il y a longtemps qu'elle vous a pa donné !.... C'est elle qui vous a empêchée de vous désespére

MARGUERITE

(Interrompant) Oh ! si vous aviez vu ce cadavre....

MME SIMARD

Quel cadavre ?

MARGUERITE

Celui de mon mari ! Ecrasé par un automobile, dans la nuit... Pourquoi vivre encore ?

MME SIMARD

Marguerite, taisez-vous... Je vous défends de tenir ce langage si peu chrétien. Au nom de votre sainte mère, au nom de votre admirable sœur...

MARGUERITE

Hélène, voudra-t-elle me pardonner ?

MME SIMARD

Quoi ! vous connaissez si mal son coeur ?

MARGUERITE

Mon nom est une tache dans la famille...

MME SIMARD

Je vous affirme qu'Hélène n'a pas de plus ardent désir que de vous ouvrir ses bras et de revivre avec vous les jours heureux d'autrefois.

MARGUERITE

Hélas ! je ne suis plus là... (on frappe.)

MME SIMARD

Ciel ! on frappe ! Quelqu'un ! (montrant une porte.) Veuillez passer dans cette chambre. Ce ne sera pas long. (Marguerite se retire.)

SCENE VI

Mme SIMARD, Mme BELLERIVE

MME SIMARD

(Ouvrant la porte). Bonjour, Mme Bellerive.

MME BELLERIVE

(s'esseyant) Bonjour, Madame! Vous êtes toute seule! Les enfants avaient dit que vous aviez de la visite ; ils ont vu entrer une dame habillée en noir. On sait bien, il vient souvent des étrangers ici, chez le Maire. Ah ! bien, vous savez, j'ai dit à Narcisse : "Il y a trop longtemps que je n'ai pas été voir Mme Simard ; son mari n'y est pas, après-midi ; je vais aller la

désennuyer un petit brin." Votre santé est bonne, toujours Seigneur, on vous voit travailler du matin au soir ; tout le monde le dit bien aussi : "Elle n'arrête pas cette petite femme là."

MME SIMARD

Mais la vie est donnée pour cela, pour travailler.

MME BELLERIVE

Comme de raison, quand on a bonne santé, ce n'est pas de valeur. Moi, vous savez, j'en perds bien. J'ai la maladie de cœur, et puis, aussitôt que je me dépêche un peu je suis fatiguée tout de suite. Rien que le temps de venir ici, je suis devenue tout essoufflée.

MME SIMARD

Il faudrait vous faire soigner, Madame.

MME BELLERIVE

Ah ! bah ! les docteurs ! Ils ne connaissent pas cela ! Mais, vous savez, je ne peux pas me plaindre ; j'ai bien de l'aide de mes petites filles. Si vous ne croyez pas que la maîtresse leur a dit, après l'examen : "Mes enfants, voilà le temps des vacances; ce n'est pas à vos mères à faire l'ouvrage dans la maison ; vous allez les faire reposer et puis vous montrer travaillantes, obéissantes"... Vous comprenez bien que les enfants se sont dépêchés de nous rapporter cela. Là, vous savez, je vais arriver, et puis, je vais trouver le souper tout fait ; il ne me restera plus rien qu'à me mettre à table... Puis avec cela, vous savez, nos petites filles sont polies : "Maman par ici, maman par là." Ah ! je vous dis qu'on a une maîtresse *dépareillée.*

MME SIMARD

Je vois que vous partagez maintenant l'estime générale pour notre institutrice.

MME BELLERIVE

Ah ! par exemple, moi, vous savez, je l'ai toujours estimée....Bien, la voilà justement....(Entrée d'Hélène et d'Angéline.)

SCENE VII

Mme SIMARD, HELENE, ANGELINE, Mme BELLERIVE

MME BELLERIVE

Bien ! bonjour, Mlle Bertin. Bien, que je suis donc contente ! J'étais pour aller vous voir à l'école, vous savez ... Mais puisque je vous rencontre ici, ça fait aussi bien mon

faire .....Mme Simard était en frais de me dire que je ne étais pas toujours bien arrangée avec vous. Parce que je us avais fait une petite remarque dans les premiers temps, vous trouvais si jeune, ça ne veut rien dire....Ah! non, j'ai en vu tout de suite, quand vous m'avez reçue si poliment, 'on avait une maîtresse de *première classe.* Rien qu'à voir, voyait bien ; et puis je n'ai pas été lente à le dire à M. le uré, allez. Vous savez, moi, ça ne me prend pas de temps à iser le monde. Mais, savez-vous bien, Mlle Bertin, que j'ai ur de trouver le temps long pendant les vacances. Je crois 'on va s'ennuyer, cette année, encore plus que les autres nées.

HELENE

Nous aurons l'espoir du retour en septembre......

MME BELLERIVE

Ah! oui, et puis, comme de raison, vous avez bien mérité n peu de repos.

HELENE

Et les enfants aussi, n'est-ce pas ?

MME BELLERIVE

C'est bien sûr, c'est bien sûr. Comptez-vous que ma ose-Alba a fait du progrès, cette année, hein ?

HELENE

En effet, j'en suis bien satisfaite, et surtout je m'applaudis e ne l'avoir pas fait monter à une division supérieure, la preière année. Elle aurait toujours été faible, si elle n'avait as approfondi alors le programme de la troisième année.

MME BELLERIVE

Vous avez bien raison....Bien, vous savez, ce n'est pas oi qui tenais beaucoup à la faire monter ; c'est Narcisse! On ait ce que c'est, les hommes! Il est un petit brin fier ; il ne oulait pas voir sa fille moins avancée que celle du commisaire, vu qu'il marchait pour l'être, lui aussi. Mais je lui ai dit ans ce temps-là : " Laisse donc faire la maîtresse, hein! elle ait ce qu'elle a à faire." A cette heure, il ne le regrette pas on plus ; la fille du commissaire, elle, a été obligée de passer eux ans dans l'autre division, et puis, Rose-Alha est toujours evant elle, vous savez. Ah! ce n'est pas pour me vanter, nais cette petite fille-là, elle a bien du talent. C'est un peu are, hein, Mlle Bertin ?

HELENE

En effet, elle réussit très bien, pour le dessin surtout.

MME BELLERIVE

Oui, croyez-vous, hein ! Mais, écoutez donc, Mme Sim je crois bien que je ne vous ai pas montré le dessin qu'ell fait pour envoyer à Québec ?

MME SIMARD

Non.

MME BELLERIVE

Bien, il faudra que vous veniez chez nous, pas plus t que demain. Je vous dis, il faut crier de voir cela. Elle a peint notre maison, vous savez, c'est comme si on mettait miroir devant...On voit tout, jusqu'à mes poulets qui cour derrière la laiterie. Je suis bien sûre que les messie de Québec, ils n'ont jamais rien vu de si beau, oh ! non. puis, s'ils venaient jamais à passer dans la paroisse, ils connaîtraient notre maison tout de suite ; ils diraient : " c'est chez M. Narcisse Bellerive"....vous ne le croyez p Mlle Bertin ?

HELENE

C'est bien possible, c'est bien possible.

MME BELLERIVE

(regardant Angéline.) Bien, tiens, regardez donc M Angéline. Je crois bien que je ne vous ai pas dit bonjou Ah ! vous m'excuserez bien, je ne vous avais pas vue : vo ne faites jamais grand train, vous... Vous viendrez, vo aussi, avec Mme Simard, voir le dessin de ma Rose-Alba.

ANGELINE

Je n'y manquerai pas, Mme Bellerive.

MME BELLERIVE

Mais je crois bien que vous avez quelque chose qui ne v pas, Mme Simard ; vous ne parlez pas, ce soir, puis vous pa raissez soucieuse.. Vous vous ennuyez peut-être bien de votr mari ? Bien, jamais je ne croirai qu'une femme mariée de puis trois ans n'est pas encore capable de laisser partir so mari pour une journée ou deux... Je vous aurais crue plu raisonnable que cela, Mme Simard.

MME SIMARD

Vous vous trompez, Mme Bellerive, je n'ai pas même son gé à m'ennuyer.

MME BELLERIVE

Ah ! c'est peut-être d'autre chose qui vous préoccupe... Bon, il est temps que j'avance, moi, si je veux être rendue

chez nous pour souper... Vous n'avez pas l'heure ici ? (se levant.) Ne vous dérangez pas ; je vais aller voir moi-même à l'horloge de l'autre côté. (Mme Simard l'empêche d'entrer par la porte qui donne chez Marguerite.)

MME SIMARD

Inutile, Madame, (montrant sa montre) il est cinq heures et demie.

MME BELLERIVE

Ah ! oui, c'est justement le temps de m'en aller. Bien, au revoir, Mlle Bertin ; surtout, prenez bien garde de ne pas revenir au mois de septembre.

HELENE

Soyez sans crainte.

MME BELLERIVE

(Revenant sur ses pas). Bien, je ne veux pas dire, vous savez, que si vous trouviez votre chance pour vous marier, il ne faudrait pas en profiter.

ANGÉLINE

Voilà une chance qui ne paraît guère tenter notre amie.

MME BELLERIVE

C'est vrai, en effet, elle n'a pas l'air de faire grand cas des jeunes gens. Comme de raison, je crois bien que vous visez plus haut que ceux de par ici.

MME SIMARD

Hélène aspire à une alliance royale, ou mieux, divine, peut-être.

HELENE

Pour le moment, mesdames, j'aspire surtout à m'acquitter de mieux en mieux de mes fonctions d'institutrice, et à faire bénéficier mes élèves de tout ce que je puis ajouter, d'année en année, à mon faible avoir de science et d'expérience.

MME BELLERIVE

Ah ! on s'en aperçoit bien, allez, et c'est tant mieux pour nous autres, pas vrai, Mme Simard ?

MME SIMARD

Mais oui, c'est vrai.

MME BELLERIVE

Bon, là, il n'y a pas à dire, il faut que je m'en retourne à la maison. Au revoir ! (Elle se rend à la porte.)

LES TROIS AUTRES

Au revoir, Mme Bellerive.

MME BELLERIVE

(revenant). Vous savez, Mlle Bertin, si les enfants avaient trop hâte de vous voir pendant les vacances, Narcisse attellera, et ils iront vous surprendre à St-Didier, puis, moi aussi, j'irai avec eux autres.

HELENE

Vous serez la bienvenue, chère Madame.

MME BELLERIVE

Ah ! bien, comme ça,ce ne sera pas long avant qu'on se revoie. Portez-vous bien, Madame et Mesdemoiselles.

ANGELINE

Vous pareillement, Madame Bellerive.

SCENE VIII

MME SIMARD, HELENE, ANGELINE.

MME SIMARD

(refermant la porte avec soin) Enfin, la voilà partie ! J'ai cru qu'elle ne s'en irait jamais.

HELENE

Ma chère, c'était une charité à lui faire que de la laisser contenter son envie de parler.

MME SIMARD

Quand on n'a pas autre chose à faire que l'écouter, c'est bon, mais....

HELENE

N'avons-nous pas toute la soirée à nous ?

MME SIMARD

Oh ! si vous saviez !

ANGELINE

Quoi "Si vous saviez" ? Mais je crois bien que Mme Bellerive ne s'est pas trompée ; il y a quelque chose qui te préoccupe...

MME SIMARD

(embarrassée). C'est que... j'ai reçu... pendant votre absence... une... de la visite...

HELENE

Et puis, comme vous voilà embarrassée ?

MME SIMARD

De la visite pour vous, ma chère Hélène.

HELENE.

La belle affaire ! Je gage que c'est Henri ; il vient me chercher dès ce soir plutôt que demain.

MME SIMARD

Non, ce n'est pas votre frère, mais...

ANGELINE

Dis-le donc tout de suite, hein ! Pourquoi tous ces mystères ?

MME SIMARD

Quelqu'un qui vous touche de bien près.

HELENE

Quoi ! ce serait ?... Oh ! non, ne me bercez pas d'un vain espoir.

MME SIMARD

Ne vous ai-je pas dit que le bon Dieu finirait par vous exaucer... bientôt...

HELENE

Pas ce soir, toujours ?

MME SIMARD

Pourquoi pas ?

HELENE

Dites-moi la vérité ; vous avez des nouvelles de Marguerite; je veux tout savoir.

MME SIMARD

Etes-vous prête à l'embrasser ?

HELENE

(debout, agitée.) Marguerite, où est-elle ?

SCENE IX

LES PRECEDENTES, MARGUERITE

MARGUERITE

(accourant.) Dans tes bras !

ANGELINE

Est-ce possible ? Elle vient justement de me dire que M. le Curé lui a promis que le mois du Sacré-Cœur ne finirait pas sans qu'elle ait de bonnes nouvelles.

MME SIMARD

Oui, c'est le sacré-Cœur qui ramène ici cette pauvre enfant. (Elle entraîne Angéline.) Laissons-les à leurs épanchements. (Elles sortent.)

SCENE X

HELENE, MARGUERITE

MARGUERITE

(s'arrachant à l'étreinte de sa sœur, à genoux.) Hélène, me pardonneras-tu le chagrin que je t'ai causé ?....

HELENE

(esssayant de la relever.) Chère Marguerite, relève-toi.

MARGUERITE

(toujours à genoux) Me pardonneras-tu d'avoir....fait mourir.... notre mère....

HELENE

(la relevant malgré elle) Oui, chère petite sœur ; depuis deux ans je porte en mon cœur le pardon maternel.... Cette chère maman m'a légué, comme le bien le plus précieux, son affection pour toi....et depuis qu'elle a fermé les yeux, je sens que je t'aime doublement, ma Marguerite. (Elle la fait asseoir à côté d'elle.

MARGUERITE

Oh ! que je vous ai fait souffrir !...

HÉLENE

Je vais tout oublier, va, puisque tu nous reviens.

MARGUERITE

Mais tu ne sais pas tout, Hélène.

HELENE

C'est vrai... ton mari ?...

MARGUERITE

Il n'est plus...

HELENE

Comment ? mort déjà ?...

MARGUERITE

Oui, depuis trois mois et bien tristement... Frappé par un automobile, à la fin d'une nuit passée... je ne puis dire où...

HELENE

Pauvre petite sœur !... Tu n'a donc pas été heureuse avec lui ?...

MARGUERITE

Heureuse ! J'ai plus souffert cent fois que la femme la plus malheureuse que l'on connaisse par ici...

HELENE

Et cela a duré longtemps ?

MARGUERITE

Une heure ne s'était pas écoulée après notre mariage que déjà je regrettais amèrement de n'avoir pas repris avec maman le chemin du Canada. Mais il était trop tard ; je me sentais enchaînée pour la vie. Oh ! j'aurais voulu crier à toutes les jeunes filles du monde : “Ne vous mariez jamais contre l'avis de vos parents.”

HELENE

Cet homme donnait-il au moins quelque signe de religion?

MARGUERITE

Aucun ; il n'avait d'autre Dieu que lui-même ; se satisfaire, telle était sa loi.

HELENE

Et tu n'as pas essayé de lui faire comprendre la vérité, de lui faire connaître ses devoirs?

MARGUERITE

Il se moquait de moi. J'ai bien vu que le bon Dieu me punissait d'avoir méprisé les ordres, les prières, les larmes de ma mère....

HELENE

Te laissait-il manquer du nécessaire parfois ?

MARGUERITE

Chère enfant ! Il n'y avait pas quinze jours que nous étions mariés qu'il quittait Manchester sans m'avertir. Que j'en ai passé des semaines à le chercher d'une ville à l'autre !

HELENE

Ton mari ne t'aimait donc pas !

MARGUERITE

(confuse) Non.

HELENE

Alors, sa mort a été pour toi une délivrance ?

MARGUERITE

Oui, mais ma vie est brisée d'avoir été liée à la sienne... Oh ! si tu savais....Et de plus, j'avais pour me poursuivre l souvenir de ma dureté envers ma mère.... Je ne la verra plus....Elle est morte, et c'est ma faute....Si j'avais pu seule ment implorer son pardon....

HELENE

Nous irons ensemble, demain, prier sur sa tombe, dès que nous serons arrivées à St-Didier.

MARGUERITE

Henri voudra-t-il me recevoir chez lui ?

HELENE

Crois-tu qu'il désirait moins que moi ton retour ?

MARGUERITE

Et sa femme !... Je vais leur être à charge...

HELENE

Sa femme n'aura rien d'assez beau pour te recevoir. Rachel a un coeur d'or...

MARGUERITE

Je n'ai plus de forces... Je ne pourrai presque pas travailler...

HELENE

J'en ai moi, des forces... Je travaillerai pour deux.

MARGUERITE

Chère Hélène ! Pourquoi t'avoir tant fait souffrir ?... Mais ce ne sera pas long, va, je mourrai bientôt.

HELENE

Non, non, Marguerite, tu vas revivre pour nous ; tu ne sais pas comme je suis heureuse à la pensée que je vais avoir bien soin de ma petite soeur. C'est la part que j'ai choisie, moi, vois-tu, de me dévouer pour ceux que j'aime... et aussi pour les enfants du bon Dieu.

MARGUERITE

Ah ! c'est bien la meilleure part... Hélène, si je reviens à la santé, je veux la partager avec toi... Tu me montreras, dis, à m'oublier toujours, moi aussi, pour le bonheur des autres.

HELENE

Je crois,ma chère, que tu vas être une prédication vivante. Tout le monde, ici, a eu connaissance de ton départ. Quand on te saura revenue triste et ruinée, on redoutera les aventures dans la grande république américaine. Et les petites filles seront désormais moins amies de la toilette peut-être, plus obéissantes envers leurs parents, à coup sûr.

SCENE XI

MME SIMARD, ANGELINE, HELENE, MARGUERITE

MME SIMARD

Pardon, chères amies, mais permettez-nous d'interrompre votre entretien pour vous inviter à souper ; cette chère Marguerite doit être bien lasse du voyage....et vous pourrez continuer ensuite les épanchements, n'est-ce pas ?

HELENE

Oh ! oui, car Marguerite reste avec nous maintenant, pour toujours.

MARGUERITE

Oui, toujours, puisque je trouve des cœurs si généreux pour me recevoir.

ANGELINE

Savez-vous qu'il faudrait modifier la dernière stance de la ballade de la bergerette ?

HELENE

Oui, et chanter celle du retour.

BALLADE DE LA BERGERETTE

Finale du 3e acte.

CHOEUR

Mais un jour, de bien loin,
Elle revint seulette,
Triste et dans le besoin,
La pauvre bergerette.
Dieu garde la pauvre bergerette. (bis)

MARGUERITE

Maintenant c'est ici
Le pays de mon rêve ;
Je n'ai plus qu'un souci :
M'y dévouer sans trêve.

CHŒUR

Bénis Dieu de ton sort,
Car tu n'es plus seulette,
Et de partir encor,
Prends garde, bergerette.

FIN

LAUS DEO